7- HYGIENE ET SANTE

Parfois le pire : des bains de soleil sur une blessure par balle, parce qu'il n'y a rien d'autre. Parfois le meilleur : le miracle de la pénicilline parachutée quand il y en a, et que les médecins locaux envient aux pouilleux des bois.

On soigne au maximum au camp mais s'il y a vraiment besoin, les copains vont chercher un médecin, même s'il faut parfois le persuader un peu. Il faut souligner qu'au moment de la dispersion de l'été 1944 et de la présence allemande, plusieurs médecins sont intervenus alors que le danger était important. Le C3 qui décidément vit quasi dans le luxe a, si besoin était, une chambre réservée chez le docteur Chauve à Autrans.

Si c'est vraiment très grave, il faut une auto pour le transport à l'hôpital. Début septembre 1943, l'Italie a signé un armistice avec les Alliés. Un groupe de soldats italiens en route pour rentrer chez eux s'arrête un jour pour prendre du repos au hameau de Jossaud à Vassieux. Le C6 est à deux pas, les Italiens ont des mulets, des armes, denrées rares. Tentative de négociation par des garçons du C6. Echec. Dans la nuit, une équipe de maquisards se glisse dans la grange pour voler les armes. Les Italiens sont sur leurs gardes, des grenades partent. La grange brûle, « Mickey » et « Globule » ont une jambe arrachée. Il faut aller à l'hôpital de Romans. On trouve un véhicule. Les deux garçons meurent en chemin.

Lorsque le Vercors se barricade, à l'été 1944, la Résistance installe un hôpital à Saint-Martin avec une annexe pas loin, à Tourtre. Les médecins pratiquent parfois des opérations courantes, l'appendicite pour Georges Robert. D'autres fois, il n'y a rien à faire et Guy Sourcis y meurt de la leucémie, veillé par son copain Serratrice.

Hopital de St Martin Debout Ladislas Fisher médecin et Odette Malossane infirmière / Photo Forestier probable

Guy Sourcis maquisard du C3 / Collection Bonnet Paule

Ce qui va suivre n'a rien à voir avec la vie dans les camps de maquisards mais il n'est pas possible de le passer sous silence quand on parle de blessés, de malades qui souffrent.

Les Allemands attaquent le 21 juillet. La situation apparaît très vite comme désespérée et dans la nuit du 21 au 22, les chefs civils et militaires décident d'évacuer l'hôpital. Les sièges d'un car Huillier sont démontés, on installe les blessés sur des brancards et un petit convoi prend la route de Die. Les Allemands, c'est certain, ne vont pas tarder à atteindre la ville. Si des blessés du maquis sont découverts à l'hôpital, le risque est gros. Les voitures reprennent le chemin du Vercors. La grotte de La Luire au pied d'une falaise à l'écart de la route paraît être une cache possible, on y transporte les blessés.

Ils vont y rester cinq jours, soignés par des médecins et des infirmières de l'hôpital de Saint-Martin maintenant abandonné. Le sixième jour, 27 juillet, des Allemands arrivent. Les blessés les plus gravement atteints sont abattus sur leurs brancards, à peu de distance.

Les autres sont conduits avec le personnel soignant près du Pont des Oulles. Le lendemain 28 juillet, ils sont tués. Parmi eux Georges Robert, l'opéré de l'appendicite. Les infirmières sont déportées, Odette Malossane ne reviendra pas. Les docteurs Fischer et Ullmann, l'aumônier Moreau de Montcheuil, conduits à Grenoble, seront assassinés à leur tour, le 10 août, pense-t-on.

Grotte de la Luire, matériel médical resté sur place après guerre